Christian Astolfi

L'œil de la perdrix

Roman

le bruit du monde

À Rose-Marie,
toi qui ne m'aurais pas lu.

À Isa.

Personne ne libère personne.
Personne ne se libère tout seul.
Les êtres humains se libèrent ensemble.

Paulo Freire
La pédagogie des opprimés[1]

Tout à coup quelque chose désarçonne
l'âme dans le corps.

Pascal Quignard
Les désarçonnés[2]

1. [1968] Traduction d'Élodie Dupau et de Melenn Kerhoas, © Agone, 2021.
2. © Éditions Grasset & Fasquelle, 2012.

« Tu verras, aucun homme ne peut résister à la couleur du henné », me dit Farida. Je souris.

Je suis la danse de ses doigts au-dessus de ma tête, séparant chaque mèche du reste de ma chevelure, avant de l'enduire d'une couche épaisse depuis sa racine. De son visage, je ne vois que ses lèvres charnues, colorées de carmin, son menton rond, la courbe ample de son cou. De son corps, ses épaules pleines, sa poitrine généreuse que je lui envie tant, sous la gandoura. Tout en appliquant la pâte, elle me vante son pouvoir magique. « C'est la meilleure ! Elle vient de l'oasis de Ouargla. C'est ma belle-sœur qui me l'envoie. » Les bienfaits qu'elle va procurer à mes cheveux. « Regarde ! Ils sont tout pâles. Et ces racines blanches qui commencent à pousser sur les côtés… C'est de la mauvaise herbe. Aujourd'hui est un bon jour pour le henné. » Je lui demande pour quelle raison le vendredi en particulier. Elle me répond que c'est un jour porte-bonheur.

Comme le lundi. Que les autres jours n'attirent que le malheur.

Elle m'a installée sur une chaise de récupération, un peu de guingois, devant la porte de sa baraque. Recouvert les épaules d'un drap de bain. À un clou, sur le mur en planches, est accroché un miroir que ma tête et le haut de mon corps remplissent. Autour de nous, le bidonville s'est animé. Assises sur des bidons en plastique, des femmes bavardent, haut et fort, sans nous prêter une réelle attention. À l'écart, des enfants jouent à même la terre en la soulevant. J'essaie de ne pas bouger, de garder le dos droit, la tête relevée. C'est un bel après-midi d'automne, sans vent. Le soleil chauffe comme un vieux poêle. Nos ombres s'étalent sur le sol terreux. Celle de Farida, immense, enveloppe la mienne. Entre ses mains, j'ai la sensation d'être l'une de ces poupées que l'on apprête. Elle dit : « Il faut deux bonnes heures pour que le henné prenne. J'espère que tu n'es pas trop pressée… » Je laisse échapper un soupir de satisfaction. Fais non de la tête. Le temps s'écoule dans les cris des enfants et le flux ininterrompu des conversations auxquelles elle se mêle par intermittence. Nous buvons du thé à la menthe. Croquons des galettes de blé qu'elle a préparées. Lentement le soir nappe le jour… Farida entre dans la baraque, en ressort avec une bassine. Elle se rend au point d'eau, à quelques mètres de nous. La remplit. Revient près de moi. Me commande de me pencher au-dessus du récipient. Rince longuement et

abondamment ma chevelure. Puis l'essuie, la frottant énergiquement avec le drap de bain qu'elle noue autour de ma tête à la manière d'un turban. Dit : « Tu me le rapporteras la prochaine fois… »

À mon arrivée, Paul-Dominique est devant « sa télé » – fidèle spectateur de je ne sais quelle émission qu'il suit, chaque soir, avant le repas. J'ai dénoué le drap de ma tête avant d'entrer. Il tourne légèrement le regard vers moi. Ne relève pas la nouvelle couleur de mes cheveux. La remarque-t-il même, ce soir-là ? Je ne saurais l'affirmer. Je prépare son dîner, l'appelle à passer à table. De son visage, je ne vois que sa bouche qui s'ouvre et se ferme au rythme de la nourriture qu'il engloutit, ses mâchoires qui mastiquent à n'en plus finir, ses lèvres souillées qu'il essuie, vieille manie, avec un morceau de pain qu'il avale ensuite. Le reste de son visage est plongé dans l'immobilité – ni regard ni expression qui trahissent la moindre réaction.

Même les premières années, après notre mariage, il n'a jamais été attentif à ces détails qui marquent la vie de ceux qui l'entourent. Invisibles à ses yeux, ou rendus comme tels. Non par volonté, encore moins par rejet, mais juste par insensibilité – au sens le plus physique du terme. Il ne les voyait pas. Ne les entendait pas. Pour lui, ils étaient comme la pluie qui battait à nos fenêtres, lorsqu'elle était trop forte, ou le souffle du

vent qui sifflait dans les branches des arbres, sur la place, devant notre maison. De simples bruits blancs. Quand nous étions encore au village, en Corse, il rentrait dès sa journée de berger terminée – souliers crottés de terre, bonnet de laine enfoncé au ras des sourcils, traits tirés de lassitude, épaules tombantes recouvertes de fatigue. S'assoyait à la table de la cuisine, à cette place immuable où je l'ai toujours vu rouler son tabac entre ses doigts épais, adossé au mur. Il dînait de ce que j'avais préparé, ne trouvait jamais rien à redire, ni sur le goût ni sur la quantité, buvait un verre de vin coupé d'eau, puis fumait sa cigarette, debout, devant la cuisinière à charbon, et allait se coucher tôt. Je tardais souvent à le rejoindre. J'attendais bien après l'endormissement des enfants, des aiguilles à tricoter entre les mains, une pelote de laine se dévidant sous mes doigts agiles. Les nuits d'hiver, je me collais à lui. Son corps soufflait sa chaleur sur le mien. De temps en temps, il me prenait, sans brutalité. Ne me forçait jamais. Le jour où il me déflora, c'est à peine si je sentis son sexe déchirer mon hymen. Il me pénétrait, comme il vivait. Ne se préoccupant pas de ma jouissance.

Une fois, je m'étais laissé tenter par une robe violine du plus bel effet – une couleur que je n'avais jamais portée auparavant. Un vêtement de coton peigné, de demi-saison, taillé juste au-dessous du genou, soulignant mes formes discrètes, dégageant entièrement la nudité de mes

bras. Une folie que je venais de m'offrir Aux Dames de France, dans ce rayon de prêt-à-porter féminin où j'avais l'habitude de me rendre pour découvrir les nouveautés, telle une enfant devant un stand de joujoux. Lorgnant les modèles présentés sur les mannequins de cire, évaluant les coupes, touchant les matières, détaillant les ornements – collerettes, surpiqûres, et autres froufrous qui embellissaient l'ensemble, m'attardant sur la qualité des attaches dorées ou nacrées qui boutonnaient ou ceinturaient le vêtement. Paraissant cette cliente attentive qui se livrait à une minutieuse auscultation avant de faire son choix. Attirant inévitablement le regard des vendeuses. Laissant venir l'une d'elles à ma rencontre – pimpante à souhait, sa démarche chaloupée, sa coiffure laquée, son maquillage sans fausse note, son petit nom inscrit sur la pochette de sa blouse rose bonbon – et me dire cette phrase que j'avais déjà entendue des dizaines de fois : « Cela ne vous coûte rien d'essayer… » Moi refusant poliment. Me trouvant dix raisons que le vêtement n'aille pas à ma taille, à ma silhouette – mes seins trop menus, mes épaules trop maigres, mes hanches trop basses, mes jambes en baguettes. Puis quittant le magasin comme on traverse un champ de ruines. Hâtant le pas, les yeux furetant le sol. Et rentrant chez moi, en proie à deux états contraires : le regret, mon vieil ennemi, et ma bonne conscience de ne pas avoir cédé à la tentation.

Ce jour-là, Nonciade m'accompagnait. Nonciade, notre unique fille, dans l'éclatante fraîcheur de ses seize ans. Nonciade, sa façon de regarder le monde avec désinvolture, son caractère trempé. À côté d'elle, je paraissais presque l'une de ces petites filles trop sages qui torturaient encore leurs nattes et fuyaient le regard des adultes. Nonciade qui m'a mis la robe violine entre les mains : « Essaie ça ! » Moi, rien qu'à voir la coupe, la couleur vive, pensais : *Non ! J'peux pas porter ça. C'est pas pour moi.* Nonciade qui insistait : « Maman, essaie-la, j'te dis. Fais-moi plaisir ! » M'entraînait jusqu'à la cabine. Refermait le rideau derrière nous. M'aidait à enfiler la robe. Passait dans mon dos pour remonter la fermeture éclair d'un geste assuré. Me prenait par les hanches. Me faisait faire un demi-tour. Mannequin à sa merci. « Alors ! Qu'est-ce que tu en dis ? » Moi muette, entre gêne et ravissement, elle, tout à son triomphe. « On est d'accord ! Elle est faite pour toi. » Rouvrait le rideau. M'attirait à l'extérieur de la cabine, mes joues écarlates – des clientes, dans le rayon, témoins du manège, une vendeuse s'approchant avec un sourire de satisfaction. Nonciade lui disant : « On la prend. » M'ordonnant : « Tu la gardes sur toi ! »

Nous étions rentrées, le pas léger des jours heureux. Dans chaque vitrine de magasin, je lorgnais le reflet de ma silhouette, le rouge du plaisir sur mon visage.

À notre retour, Paul-Dominique était déjà couché, éreinté par sa journée de travail. Nous avions dîné en tête à tête, comme deux amies intimes. J'avais gardé la robe sur moi. « Tu es belle », répétait-elle pendant notre repas. Puis nous sommes allées dans la chambre que Paul-Dominique et moi partagions avec elle. Nonciade a rejoint son lit cosy. Je l'ai embrassée. Serrée contre moi. Et j'ai tiré le grand rideau rouge qui l'isolait de notre alcôve. Paul-Dominique, endormi, reposait tel un poids lourd sur le matelas, son pantalon de pyjama serré à la ceinture, son ventre bedonnant sous son Marcel. J'ai allumé la veilleuse. Je me suis regardée un long moment dans la glace de l'armoire, tournant plusieurs fois sur moi-même, comme dans la cabine d'essayage, encore soumise aux mains de Nonciade. J'ai ôté enfin la robe. L'ai suspendue à l'intérieur du meuble, à ce cintre de bois blanc qui resterait le sien.

Il m'est arrivé de la porter, certains dimanches et jours de fête. Paul-Dominique, lui, ne m'en a jamais rien dit. Comme si elle avait toujours été là, égarée dans cette armoire.

Février 1903, commune de Belgodère, Haute-Corse. J'entre brutalement dans le monde – la date exacte de ma naissance jamais établie. Simplement arrêtée par notre maire, quelques jours plus tard, au dix-huit du mois, après observation des fontanelles de mon crâne, et examen de la peau fripée de mes mains et de mes pieds.

Depuis plusieurs semaines, le froid s'est installé. Le gel s'attarde sur les chemins jusqu'à tard dans la matinée. Il n'y aurait jamais eu autant de fractures au village que cet hiver-là. On m'a langée d'un linge de drap. Enroulée dans un châle de laine grise. Passé un bonnet trop large qui me descend jusque sur les yeux. Déposée au petit matin sur le pas de la porte d'une maison qui allait devenir la mienne. Et la femme qui y habitait, ma mère adoptive, par la force des choses. Désignée ainsi par la main innocente et anonyme qui m'a abandonnée là, quelques heures plus tôt. Contrainte bon gré, mal

gré d'en accepter la charge. Comme le voulait alors la coutume dans nos villages.

Pendant presque vingt années, je n'ai rien su de mon origine. Il a fallu la perte brutale de Bernard, notre troisième fils, extirpé sans vie de mon ventre, les yeux clos, le corps mou, la tête pendante à la manière d'un supplicié dont on aurait serré le cou jusqu'à suffocation – victime d'une de ces infections dont personne autrefois ne connaissait la cause –, pour que je l'apprenne de la bouche de Vieille fille.

Celle qu'on nommait ainsi était une femme sans âge qui vivait seule, dans une cabane, à la sortie du village. Des hommes, qu'elle fuyait comme la peste, elle avait une peur bleue. Rien que leurs jurons lui faisaient pousser des hurlements de terreur – eux l'envoyaient au diable à coups de pied et de gestes obscènes. Mais de nous, les femmes, elle recherchait désespérément la compagnie. Quand nous la croisions, elle venait à notre rencontre, la démarche dégingandée, mâchonnant dans sa bouche édentée des paroles incompréhensibles, voulant à tout prix nous donner quelques piécettes tintinnabulant dans le creux de sa main, pour nous acheter un peu de notre temps, une simple attention que nous étions rares à lui accorder.

Un matin, à la sortie du cimetière où nous venons d'inhumer Bernard quelques jours auparavant, Vieille fille m'attend.

Pourquoi cette fois-là, plus qu'une autre, me laissé-je entraîner lorsqu'elle agrippe mon bras avec ce refus tenace de le lâcher, me tirant de toutes ses misérables forces pour que je la suive ? « Que me veux-tu Vieille fille ? » lui dis-je en cherchant à me dégager. Pour toute réponse, elle me conduit jusqu'à sa cabane. Une pièce unique, barricadée de bois et de mousse, avec pour toiture un entrelacs de branches d'épineux et le feuillu d'un arbre qui semble la couver.

Dès l'entrée, une odeur infecte me saisit. Un mélange de moisissure – des champignons perçant, çà et là, les parois – et de chairs mortes dont on ne sait pas très bien de quels animaux elles proviennent – certains au village l'accusent de voler, la nuit, des lapins dans les clapiers. Pour tout équipement, un poêle à bois, avec sa recharge de bûches, une table, des ustensiles divers dont j'ai encore, pour quelques-uns, le souvenir : une lampe à huile, une hachette, un petit moulin, un coutelas, un broc. Dans un coin, un matelas sur lequel sont jetées des couvertures, et à son pied, entassés, des vêtements – en majorité des guenilles – qu'elle a dû récupérer auprès des habitants du village.

Elle me relâche prudemment, m'intimant d'un geste de ne pas bouger. Guette le moindre de mes mouvements, de crainte que je ne m'enfuie. Je l'observe fouiller entre le matelas et la paroi de la cabane. Récupérer une chose qui, dans le clair-obscur de la pièce, ressemble à l'un de ces nerfs de bœuf dont on se sert pour

faire avancer les bêtes, et accessoirement pour corriger les enfants. Revenue devant moi, elle me la met entre les mains. Il s'agit d'un cordon, de faible grosseur, long de la moitié d'un bras, d'aspect noirâtre. Au toucher, j'ai la sensation de la peau desséchée d'un lézard. Elle surveille ma réaction, son regard dérangé planté dans le mien. Je reste interloquée. Elle me reprend le cordon des mains, écarte du pied une écuelle, une casserole, pour faire place nette, attrape une chemise de drap parmi le tas de vêtements, l'étale sur le sol, s'allonge dessus, les jambes écartées, met le cordon devant son pubis, et tire sur lui en alternant la position de ses mains, comme si elle était en train de l'extraire de son ventre. Je comprends aussitôt.

– Le cordon d'un bébé…

Elle fait oui de la tête.

– Il y a eu un accouchement ? Ici ?

De nouveau, elle remue la tête en signe d'approbation.

– Qui a accouché ici, Vieille fille ? Qui ?

– *A to mammata*.

– Ma mère ? Ici ? Dans ta cabane ? Mais tu es folle, Vieille fille ! Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle se redresse d'un bond. Me rattrape par la main. Me tire hors de la cabane, jusque sur la route. Désigne du doigt la direction du village voisin du nôtre, dont on aperçoit au loin le clocher.

– *Mammata hè vinuta da Occhiatana… Mammata hè vinuta da Occhiatana*, répète-t-elle avec frénésie.

Je la regarde, effarée, comme si je refusais de comprendre ce qu'elle cherche à me dire. Tourne la tête vers l'entrée de la cabane, son trou noir. Gueule ouverte d'une bête au milieu de la verdure. J'arrache ma main à son emprise. Me mets à courir, ne pensant qu'à m'enfuir. Et là, dans mon dos, crié par Vieille fille, j'entends, prononcé pour la première fois, le prénom de Nonciade.